

Parler, c'est n'être que représenté dans son discours et ne pas confondre : Représentation Mentale («Je» de l'énoncé) et Image Narcissique «Je» de l'énonciation). Faute de cette division de l'être, organisatrice du langage, suffisamment fiable pour certains sujets bègues et à certains moments, nous les sentons suspendus dans l'acte de parole, figés dans une peur panique. On ne peut plus parler alors d'émotion ou d'hyperémotivité mais d'arrêts, de blocages. La triangulation de l'acte de parole semble alors menacée de Fracture. Notre pratique de l'orthophonie et de la psychologie analytique nous a permis de définir quatre risques (risques de démantèlement autistique - risque de déliaison de la fonction verbale - risque de désymbolisation du signe linguistique - risque de disjonction syllabique). La Scénothérapie, associée à d'autres approches, permet de proposer des réponses aux trois premiers risques en relançant d'une part la relation émotionnelle qui lie locuteur et interlocuteur et d'autre part celle qui lie le locuteur avec les contenus de son discours.

Sylvie Le Huche

Orthophoniste Psychologue
16 rue des Ecoles - 75005 PARIS

QUATRE RISQUES DE FRACTURE DANS LA PAROLE DU SUJET BÈGUE

Réponses possibles de la Scénothérapie

par Sylvie LE HUCHE

Mots-Clés : Bégaiement - Psychologie analytique
Scénothérapie - Signe linguistique - Métaphore - Champ discursif.

Bégaiement et Emotion : deux mots qui ont interrogé ma pratique de l'orthophonie, il y a une vingtaine d'années, et qui l'ont orientée vers celle de la psychologie psychanalytique.

Cette communication s'inscrit dans le cadre d'une recherche théorique à propos du bégaiement. Les «risques de fracture dans la parole du sujet bègue» sont des hypothèses théoriques nées, bien sûr, de mon expérience clinique.

Les patients suivis par moi dans une approche de psychologie psychanalytique sont généralement, par ailleurs, suivis en rééducation ou ont déjà eu une prise en charge orthophonique - c'est, pour nous, une condition essentielle.

Pour commencer, je vais grossir un peu le trait de ma pensée. Il est classique de parler de l'hyperémotivité du sujet bègue. Ma pratique cependant, m'a amenée à comprendre les choses autrement.

En effet, je ne pense pas que les sujets bègues soient plus émotifs que tout un chacun dans la vie, mais confrontés **pendant l'acte de parole** à des peurs paniques, à quelque chose de menaçant et de très archaïque dans le rapport à l'autre.

Je pourrais même, en caricaturant davantage encore ma pensée, dire que lorsque le sujet bègue devient hyper-émotif, c'est qu'on est sur la bonne voie... l'énergie émotionnelle circule, les connexions, les frayages affectifs sont branchés.

Bien sûr, face au bégaiement, on a envie de parler d'hyperémotivité puisque : émotion vient de mouvoir, mettre en mouvement, et l'on sent bien, chez le sujet bègue, un mouvement qui s'accélère, quelque chose qui s'emballe.

Pourtant cette accélération n'est pas, pour nous, significative de bégaiement, c'est l'impossibilité de faire des pauses dans la parole, de vivre le silence interactif qui permet de prendre le temps de la construction d'un objet d'échange.

Il semble souvent que les sujets bègues ne puissent vivre ces silences que sous forme de blocages, d'arrêts paniques, qui semblent les figer, suspendus au-dessus d'on ne sait quel gouffre, d'on ne sait quel effondrement... même si ces blocages prennent l'apparence d'une précipitation. Comme si seuls les blocages pouvaient venir contenir une hémorragie pulsionnelle ou maîtriser les «terreurs sans nom»* qui risqueraient de faire irruption dans l'acte de parole des sujets bègues et les menacer de rupture, de fracture. Fracture dans le rapport à l'autre (compris comme objet libidinal) ou fracture dans la mise en mots de l'objet de pensée (compris comme objet cognitif).

* Bion

C'est essentiellement autour de ces deux premières constatations que nous avons progressivement élaboré l'hypothèse du risque des quatre fractures, que nous énumérons ainsi, non sans citer les auteurs qui les ont évoqués avant nous dans d'autres contextes :

- 1er : **Risque de démentèlement autistique** (D. Meltzer)
ou : Fracture dans la triangulation de l'acte de parole.
- 2ème : **Risque de déliaison de la fonction verbale** (A. Green)
ou : Fracture dans le dynamisme de l'appareil psychique.
- 3ème : **Risque de désymbolisation du signe linguistique** (J. Mesnil)
ou : Fracture au niveau linguistique.
- 4ème : **Risque de disjonction syllabique** (F. Tustin)
ou : «Trou dans la bouche»

Nous parlons seulement de risque, comme si le bégaiement venait justement éviter la fracture.

Nous verrons, en parallèle, comment la Scénothérapie, associée à d'autres approches, permet des réponses et souvent des réparations aux trois premiers risques de fracture - le quatrième étant généralement bien connu des thérapeutes du bégaiement.

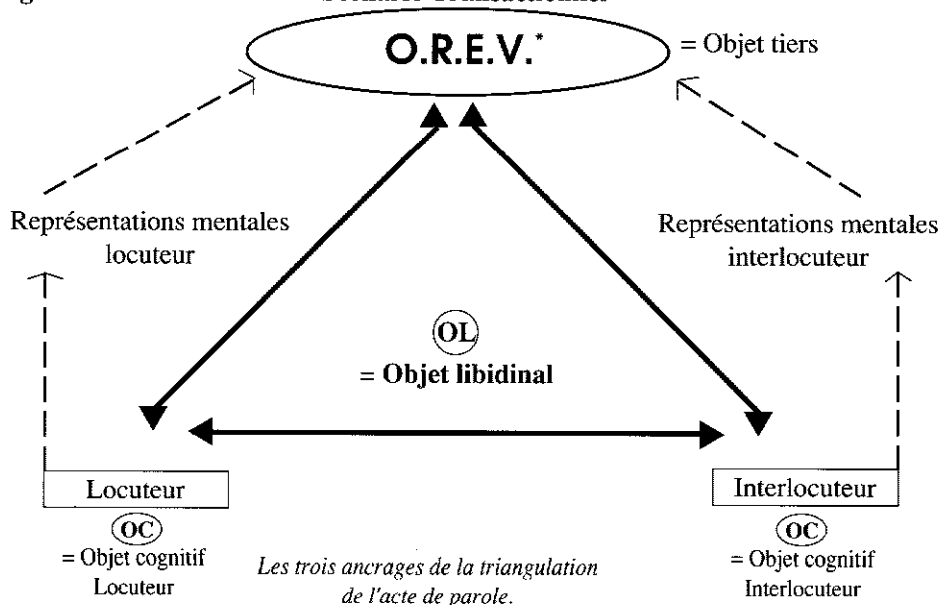
Pour mieux comprendre ces quatre risques de fracture, nous devons considérer trois notions fondamentales à tout acte de parole :

- 1) La notion de triangulation
- 2) La notion des deux dynamiques émotionnelles
- 3) La notion de «Spaltung».

I. Triangulation

Tout acte de parole suppose une situation de triangulation qui renvoie aux premiers processus de séparation - Moi/Non Moi - du sujet et de l'objet, ordonnée plus tard par l'interdit de l'inceste.

Cette triangulation maintient dans une même dynamique trois ancrages (fig. 1).
Figure 1 "Scénario Transactionnel"



* Objet Référentiel de l'Echange Verbal

Le premier ancrage concerne le locuteur

- celui qui prend la parole ;
- qui s'affirme dans son intégrité corporelle et dans son désir de dire, face à cet autre - Non Moi - ou Objet Libidinal (OL) ;

L'objet libidinal, ou premier vécu de permanence, est un objet dynamique qui dérive de l'interaction répétitive avec le partenaire humain et sa capacité à répondre de façon appropriée aux besoins de l'enfant. C'est un vécu archaïque de confiance et de fiabilité de l'image maternelle.

- Locuteur qui, dans cette interaction, exprimera son propre objet de pensée: Objet Cognitif (OC).

L'objet cognitif a, lui, une histoire sensori-motrice, il prend corps graduellement dans l'esprit de l'individu, produit des expériences sensori-motrices cumulables. La permanence de l'objet cognitif apparaît vers 9 mois et s'étaye sur l'objet libidinal.

Le deuxième ancrage concerne l'interlocuteur

- celui auquel le discours s'adresse et qui écoute ;
- écoute «suffisamment bonne», c'est-à-dire ni dans l'emprise, ni dans l'absence ;
- interlocuteur qui donc se laisse être **pénétré** et **agi** par le discours du locuteur, disponible à cet autre discours qui s'inscrit et résonne en lui, sans savoir pré-établi sur le locuteur ;
- interlocuteur donc, qui, dans son propre silence et dans son intimité, élabore son propre objet cognitif (O'C), évidemment différent - mais ce n'est pas si simple - de l'objet cognitif du locuteur (OC).

Le troisième ancrage résulte de l'élaboration de l'Objet Référentiel de l'Echange Verbal ou O.R.E.V.

(L'O.R.E.V. a fait l'objet d'une communication, l'an dernier, au Congrès International sur le Bégaiement à Saulx les Chartreux. Je passerai vite sur cette notion capitale que l'on peut trouver dans les actes du Congrès et dans le recueil d'articles récemment publié par l'A.D.R.V.* sous le titre «Bégaiement»).

* Association Des Rééducateurs de la Voix

Très schématiquement :

- l'O.R.E.V. est un objet symbolique qui s'élabore progressivement dans l'échange, dans l'**Espace** «Entre-deux» qui sépare locuteur-interlocuteur.
 - il émerge des ajustements de pensées et des projections affectives de chacun des partenaires.
 - il est différent de l'objet cognitif du locuteur et de l'objet cognitif de l'interlocuteur.
 - c'est un objet tiers qui se construira dans l'espace-temps silencieux dont chacun a besoin pour comprendre ce que l'autre a à dire.
 - c'est donc un objet de perspective, un «scénario transactionnel», face auquel chacun se situe et se réfère pour continuer l'échange et pouvoir dire : «Si je comprends bien ce que vous voulez dire...» En effet, il ne s'agit pas seulement de se renvoyer la balle mais de maintenir présent et vivant un troisième objet qui donne à voir où en est l'état de l'échange.
 - il faut comprendre que cette capacité symbolique sous forme de représentations mentales, si elle devient possible à l'orée de la deuxième année - 6^e stade de la période sensori-motrice de Piaget - suppose l'acquisition d'un vécu de permanence de l'objet cognitif (9^e mois) qui suppose lui-même un vécu de confiance et de permanence de l'objet libidinal (... l'enfant s'endort avant 9 mois).
 - O.R.E.V. : «scénario transactionnel» qui s'inscrit dans le champ discursif du message mais qui est bien autre chose, nous venons de le voir, qu'une simple réalité linguistique.
- Aussi peut-on maintenant se poser la question : dans cette triangulation de l'acte de parole, comment se joue la **dynamique émotionnelle** ? C'est là la deuxième notion que je voulais aborder.

II. Les deux dynamiques émotionnelles

Elles vont permettre de situer les trois premiers risques de fracture dans la parole du sujet bègue. Ces dynamiques émotionnelles se jouent donc pour nous à deux niveaux :

- **A un premier niveau** : celui de l'objet **libidinal** (nous verrons là le premier risque de fracture).

- **A un deuxième niveau** : celui de l'objet **cognitif** (nous verrons là le deuxième et le troisième risque de fracture).

La **première dynamique émotionnelle** est celle qui se noue dans l'immédiateté de la relation entre **locuteur et interlocuteur** (niveau de l'objet libidinal).

- sympathie, antipathie, agréable, désagréable, elle est faite des projections de chacun et demande à être intégrée à l'acte de parole.

- elle demande que soit inscrit chez le locuteur un vécu de confiance et de permanence de l'objet libidinal, c'est-à-dire de la certitude d'une présence, d'une écoute bienveillante, suffisamment bonne... Ce n'est jamais un savoir sur le locuteur.

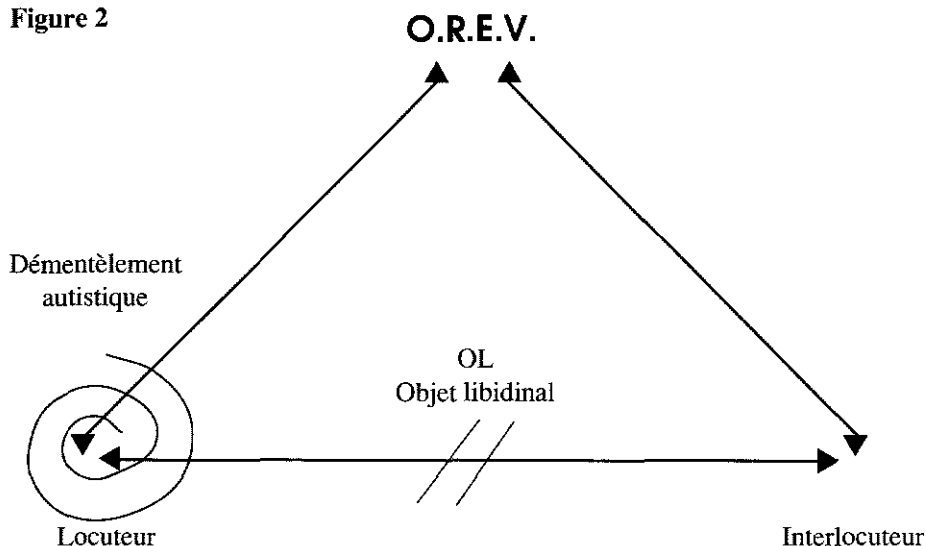
Chez les sujets bègues, nous avons constaté deux déviations possibles : une par excès, une par défaut.

La première résulte d'un vécu archaïque d'emprise de l'objet libidinal qui maintient le sujet dans des phantasmes de transparence, de captation imaginaire de l'autre... cet autre qui sait tout de moi... même ce que je ne veux pas dire, même ce que je ne sais pas de moi (bègue bavard).

La seconde correspond à un défaut de présence de l'objet libidinal : traumatisme par le manque de la capacité à rêver de la mère, manque de présence et d'écoute qui amène à idéaliser cet autre, absent. Il sera alors investi de toute la force de l'attente et de la frustration et risquera de devenir un objet idéalisé et menaçant (bègue contenu).

Par excès ou par défaut, une défense possible à la relation traumatique d'avec l'objet libidinal est le **déni de l'interlocuteur** (les sujets bègues ne disent-ils pas qu'ils ne sont bègues que face aux autres ?) : Parler sans interlocuteur, se débrouiller tout seul pour élaborer un objet cognitif sans objet libidinal ! (fig. 2).

Figure 2



Le risque de démantèlement autistique

Le manque de l'objet libidinal entraîne le déni de l'interlocuteur et le repli du locuteur sur lui-même et son objet cognitif.

C'est là le premier risque de fracture : **Risque de démantèlement autistique** qui enfermerait le sujet bègue dans un soliloque désespéré et angoissant, démantèlement qui viendrait menacer d'implosion la triangulation de l'acte de parole dans une sorte d'engloutissement (le premier risque de fracture se situe donc dans le dynamisme de l'acte de parole).

La technique de passage de textes, en scénothérapie, est une approche qui permet de réparer l'absence du sentiment de fiabilité de l'objet libidinal. L'interlocuteur - scénothérapeute - grâce aux nouvelles propositions de texte qu'il fait, montre comment il a été agi par le discours du sujet. Il se situe dans une présence et une écoute créatrices.

La **deuxième dynamique émotionnelle** pendant l'acte de parole vient lier le locuteur avec les **contenus de son discours** au fur et à mesure que la parole se donne.

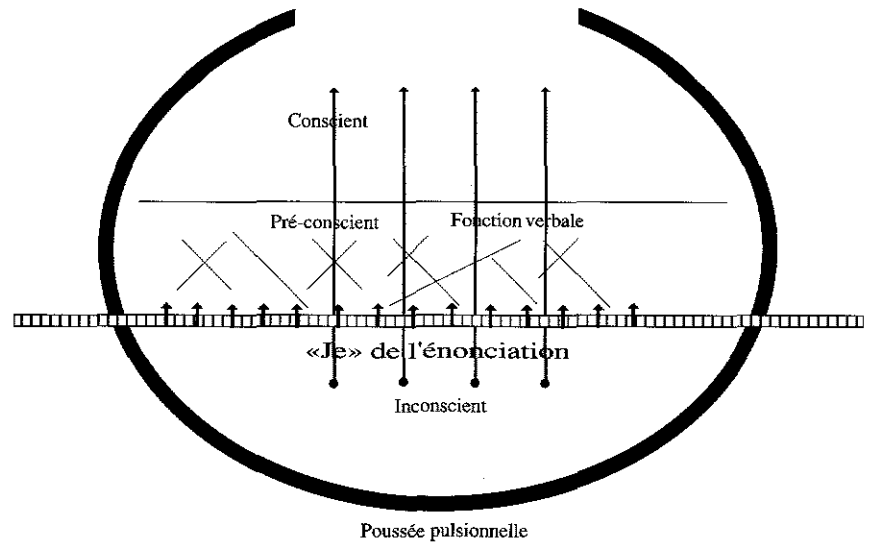
Autrement dit, cette deuxième dynamique joue au niveau de l'élaboration de l'objet

cognitif.

Nous allons voir comment le deuxième risque de fracture, «**Risque de déliaison de la fonction verbale**» se situe dans le dynamisme lui-même de l'appareil psychique au niveau d'un écrasement du pré-conscient qui ne pourrait plus jouer son rôle de filtre, de détour par la mise en mots, lorsqu'il est aux prises avec la poussée du pulsionnel inconscient. Ce qui est en jeu ici, c'est la possibilité d'investissements affectifs des mots, des formes verbales par lesquels la poussée pulsionnelle doit passer pour s'exprimer.

Figure 3

"Je" de l'énoncé



Le risque de déliaison de la fonction verbale

Les petites flèches représentent les "rejets de l'inconscient" (Freud) normalement retenus et filtrés par le refoulement, figuré par la ligne hachurée.

Les grandes flèches verticales symbolisent le risque d'hémorragie pulsionnelle qui viendrait faire effraction dans le préconscient et délier les "frayages" affects/images/mots propres à la fonction verbale et à la mise en représentation.

Le pré-conscient est cette zone associative, riche de frayages, qui permet les liaisons entre affects, images et mots : lieu de la fonction verbale.

Quand tout se passe bien, l'affect circule et devient sentiment partageable. Il y a des choses que nous aimons dire, d'autres que nous avons du mal à dire et d'autres, enfin, que nous répétons sans plus rien éprouver, comme si les mots s'étaient vidés de leur charge affective (et a fortiori de leur pouvoir métaphorique : ce que nous verrons avec le troisième risque de fracture).

Donc, lorsque tout se passe bien, c'est que nous avons pu faire le deuil de la quête de la satisfaction immédiate des pulsions inconscientes. Deuil de la pensée magique qui, dans sa toute puissance, souhaite être comprise dans l'immédiat, comme par transmission de pensée... sans le détour par la grille des mots (Si tu m'aimes, tu dois me comprendre sans que j'aie besoin de parler... mais alors, quel danger de transparence !). Quand tout se passe bien donc, et que le pré-conscient joue son rôle de liaison entre affect et mot, c'est que, sans doute, à une époque lointaine, la capacité à rêver de la mère suffisamment bonne a pu porter en elle les affects bruts de l'enfant sans langage, de façon à les rendre acceptables à l'enfant qui les transforme à son tour.

Nous pensons les sujets bègues sont souvent soumis à cette discordance entre : violence de la décharge pulsionnelle non médiatisée par le pré-conscient et capacité d'élaboration intellectuelle de l'objet cognitif. C'est dans cette discordance que nous pensons le risque de fracture, de déliaison de la fonction verbale qui laisserait le sujet aux prises avec la violence de la décharge pulsionnelle inconsciente.

Le bégaiement ne viendrait-il pas exprimer cette discordance et les efforts pour repousser le risque d'hémorragie pulsionnelle en désinvestissant les mots de leur charge affective ? Parler avec des formes vides, mots «véhicules fantômes» qui ne disent que ce

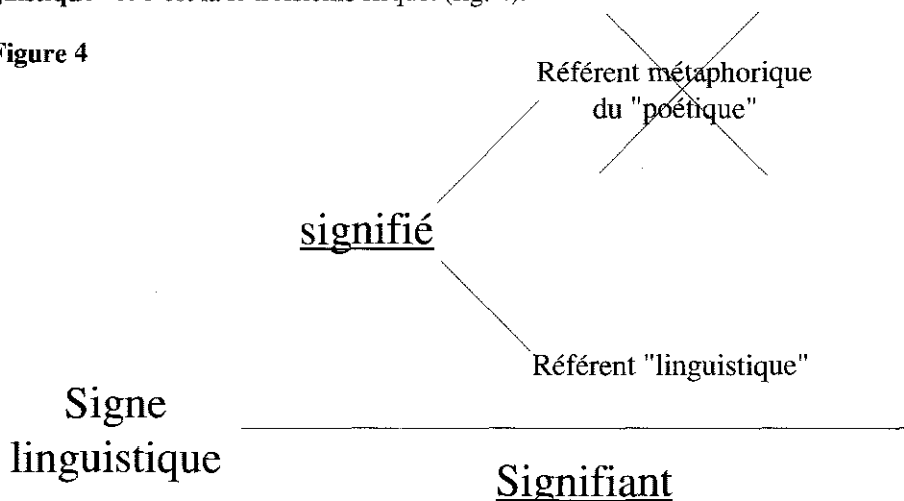
qu'ils doivent signifier.

Le Scénothérapie, parce qu'elle prête des mots, des discours d'écrivains dans lesquels le patient se projette émotionnellement, permet progressivement d'ouvrir l'espace associatif du pré-conscient (sans doute les textes viennent-ils réparer quelque chose de ce qui fut la «rêverie maternelle»). En s'identifiant aux auteurs connus, les liaisons affects/formes verbales deviennent possibles. Le détour par les mots n'est plus seulement une perte existentielle (les mots ne sont pas les choses) ; ce détour qui permet de dire et de se dire, c'est aussi un gain de jouissance.

Vider les mots de tout investissement affectif, comme le font certains sujets bègues, pour éviter la fracture et l'hémorragie pulsionnelle, a pour conséquence la perte de la fonction imageante des mots.

On constate alors, au niveau linguistique, au niveau du signe linguistique lui-même, un risque de fracture que nous avons appelé : «**Risque de désymbolisation du signe linguistique**» et c'est là le troisième risque. (fig. 4).

Figure 4



Le risque de désymbolisation du signe linguistique

Une défense possible contre le risque d'hémorragie pulsionnelle est l'annulation du réfèrent métaphorique et la réduction du signe linguistique à la seule articulation réfèrent linguistique/signifiant, vidant la parole de toute sa fonction imageante.

Parler, ce n'est pas seulement mettre en mots sa pensée, c'est aussi faire naître dans l'esprit de l'autre (à jamais Non-Moi), des représentations mentales, représentations forcément différentes de celles que nous avons nous, locuteur, au départ.

Le désinvestissement affectif des mots, comme nous venons de le dire, finit par ne donner à voir de la forme verbale signifiante que ce qui est signifié par le réfèrent linguistique qui est le même pour nous tous : une chaise est une chaise et le mot le dit bien. Mais vidé de son investissement affectif, il devient forme vide et n'ouvre plus l'espace d'un imaginaire (votre représentation mentale de la chaise est à jamais différente de la mienne, de même que je ne serai jamais vous).

Ce désir défensif de mise en équation symbolique, qui réduit le mot à la chose, même s'il protège contre le risque d'hémorragie pulsionnelle des «terreurs sans nom», va en fait fragiliser terriblement le signe linguistique ainsi démétaphorisé.

Le signifié, duquel risque d'être exclue - ou auquel n'est jamais advenue - la dimension de réfèrent métaphorique, ne supporte aucun accroc. Si le formel du signifiant et le réfèrent linguistique du signifié trébuchent... c'est un risque d'effondrement. Aucun espace projectif métaphorique ne viendra faire relai. La mise en mots de la pensée, réduite à l'articulation du code, n'est plus qu'une passerelle étroite et terrible entre moi et les autres.

Réduits à des signifiants purs, les mots n'ouvrent plus l'espace de permanence et de représentation indispensable à l'élaboration de l'O.R.E.V.

L'apport, maintes fois constaté, de la Scénothérapie, sera de redonner aux mots leur espace projectif et métaphorique. La prise de conscience du feed-back, du «s'entendre

dire», ouvrira peu à peu un espace de résonance affective à l'intérieur du moi. Espace de résonance affective du scénario intérieur qui s'inscrit au dedans du moi alors même que la parole sort et se donne à l'autre.

Le clivage, cette séparation entre la parole pour l'autre, celle qui «donne à voir» dans l'espace interactif du dehors et celle qui résonne au dedans sous forme de scénario intérieur, invisible à l'autre... cette séparation **J. Lacan** l'appelle la **Spaltung**.

Avant d'y venir, nous dirons quelques mots sur le quatrième des quatre risques de fracture, celui de **disjonction syllabique**, beaucoup mieux connu des thérapeutes et de tous parce que c'est celui qui s'entend.

Risque de rupture dans les sensations des mots en bouche, dans «l'œuvre de bouche». Risque de «trou dans la bouche» pour reprendre l'expression de Francès Tustin, et qui renvoie aux blessures archaïques des premières séparations qui auraient fait arrachement.

Trou dans la bouche, lieu de passage du dedans au dehors, lieu qui a reçu et qui, maintenant, donne... comment mettre dehors sans mettre tout son dedans/dehors ?

Une solution, celle d'une maîtrise réductrice, simplificatrice. Articuler sans rien laisser au hasard, régler les choses les unes après les autres. Mais dans cette dynamique par réduction et contrôle, la bouche ne sait plus lier et laisser les transformations articulaires se faire. «Un plus un... ne font plus un... cela fait toujours deux», ainsi B et A ne feraient plus BA mais toujours B.../A, suspendu au bord du trou qui laisse voir on ne sait quel abîme existentiel.

Il existe beaucoup d'approches thérapeutiques pour remettre en bouche cette dynamique de jouissance qui fait que un et un font un... et donc trois.

III. La «Spaltung»

Grâce à cette troisième notion, la Spaltung, nous pouvons peut-être comprendre ce que signifient ces risques de fracture dans la parole du sujet bègue.

La Spaltung, de l'allemand Spalte qui veut dire fente, est cette division de l'être, organisatrice du langage, qui donne accès à deux ordres de réalités :

- le «Je» de l'énoncé ou **discours conscient** qui se donne, lieu des représentations mentales et qui fait dire que je ne suis que représenté dans mon **discours inconscient** du soi caché et secret. Image narcissique protégée de l'emprise du regard de l'autre, de sa captation imaginaire. Le Moi intime, dans l'ombre de l'inconscient, se sent protégé du phantasme de transparence.

Les sujets bègues que nous avons en traitement, semblent très souvent être amalgamés dans ces deux ordres de réalité et confondre représentations mentales et Image Narcissique : «Je» de l'énoncé et (Je) de l'énonciation... Un peu à la manière de certains Africains qui refusent d'être pris en photo par peur d'être dépossédés, de perdre leur âme identifiée à la chose.

Autrement dit, il semble que la Spaltung, cette division organisatrice du langage, ne permette plus le saut dans l'ordre du représentable et du symbolique sans que le dedans soit tiré au dehors et confondu avec le discours qui se donne.

Parce que cette Spaltung ne serait pas venue suffisamment placer la séparation organisatrice du langage, nous sentons souvent les sujets bègues menacés, au moment de l'acte de parole, de risques de fracture.

Aussi, à certains moments dans l'acte de parole (et certainement dans les accroc et les blocages), le sujet semble : soit être pris dans un phantasme de transparence, dans une captation imaginaire par l'autre... (le bégaiement viendrait-il faire brouillage et écran défensif ?) ; soit être aux prises avec une parole où les mots, confondus avec les choses, ne trouvent plus aucune possibilité de transformation métaphorique et symbolique, sorte de cristallisation menaçante autant pour le locuteur que pour l'interlocuteur qui recevrait le projectile.

Dans un sens comme dans l'autre, nous les entendons dire : «Ça ne veut plus sortir» comme si, arrivés là, au bout d'eux-mêmes, quelque chose menaçait de faire rupture.

Comment leur apprendre à garder dedans le (Je) de l'énonciation dans le même temps où le discours se donne à l'autre, «Je» de l'énoncé.

Nous savons pourtant tous que nous pouvons aimer une personne et s'opposer, contester voire rejeter son propos... et l'inverse est vrai aussi.

Bibliographie

- D. ANZIEU, B. GIBELLO, R. GORI, A. ANZIEU, B. BARRAU, M. MATHIEU, W.R. BION : in *Psychanalyse et langage*, Dunod, 3ème éd. 1985.
- Ch. BALKANY : «La Fonction Verbale : point de vue psychanalytique». *Rééducation Orthophonique*, n° 34, Mars-avril 1986 (71, 79).
- A. BAUDOIN : *Rapport sur le Préconscient*. *Revue Française de Psychanalyse*, T. 51 n° 2 Mars-avril 1987 (463, 538).
- W.R. BION : *Aux Sources de l'Expérience*, PUF, Paris, 1962.
- W.R. BION : *Réflexion faite*, PUF, Paris 1967.
- J. CARON : *Les Régulations du Discours*. *Psycholinguistique et Pragmatique du Langage* PUF. Paris 1989.
- P. CASTORIADIS-AULAGNIER : *La violence de l'Interprétation*. PUF, 1985, 2ème éd.
- E. DARS et J.C. BENOIT : *l'Expression Scénique - Art Dramatique et Psychothérapie*, Ed. ESF, 1973.
- E. DARS et J. BEAUJAN : «De l'Art Dramatique à l'Expression Scénique» Denoël, 1976.
- S. FREUD : «Esquisse d'une Psychologie Scientifique» in *Naissance de la Psychanalyse*, (313-396) PUF, 4ème éd. 1979.
- B. GOLSE : *Le Développement Affectif et Intellectuel de l'Enfant*. 2e Ed. Paris Masson, 1989.
- B. GOLSE et C. BURSZTEJN : *Penser, Parler, Représenter, Emergences chez l'Enfant*, Paris Masson 1990.
- A. GREEN *La Déliaison*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.
- J. GUILHOT, S. LE HUCHE, J. PERCEAU, CH. RADIGUET. *Expression Scénique, Parole, Plaisir et Poésie*, Ed. ESF, Paris 1989.
- J. GUILLAUMIN : «La Souffrance Travaillée par la Pensée dans l'écriture in Souffrance, Plaisir, Pensée (1ère Rencontre Psychanalytique d'Aix en Provence, 1982) Paris Les Belles Lettres, 1983.
- J.E. JACKSON : *De l'Affect à la Pensée : introduction à l'œuvre de A. Green* - Mercure de France, 1991.
- J. KRISTEVA : in *La Voix*. Colloque d'Ivry. Paris Lysimaque.
- J. LACAN : *Ecrire I, Ecrire II*, éd. Seuil, 1966.
- F. et S. LE HUCHE : «Bégaiement et Objet Référentiel de l'Echange Verbal (OREV). Colloque International de Saulx les Chartreux : «Traiter le bégaiement c'est innover», août 1991 (cf page 39).
- S. LE HUCHE : «L'Ecoute du Sujet Bègue» in *Le Bégaiement - Actes des journées organisées par le S.D.O.R.M.P. Castres Ortho Edition 1992*.
- S. et F. LE HUCHE : *Bégaiement (divers articles)*. A.D.R.V. 36 rue d'Assas Paris 6e.
- J. MESNIL : «La Désymbolisation en question». *Psychanalyse à l'Université*, T. 15 n° 59, juill. 1990 PUF.
- E. ROGER : *Bégaiement : Interdiction de vivre ou interdiction d'être*. *Psychologies*, juillet-août 1975, n° 22.
- D. SIBONY : *Jouissance de dire*, Paris Grasset 1985.
- M. SNEIDER : *Voleurs de Mots*, Paris Gallimard NRF 1968.